

## Bulletin d'histoire politique

**Fortin, Sylvain, Stratèges, diplomates et espions. La politique étrangère franco-indienne 1667-1701, Sillery, Septentrion, 2002, 295 p.**

Maxime Gohier



Volume 11, numéro 3, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060753ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060753ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique  
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gohier, M. (2003). Compte rendu de [Fortin, Sylvain, Stratèges, diplomates et espions. La politique étrangère franco-indienne 1667-1701, Sillery, Septentrion, 2002, 295 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 11(3), 188–190.  
<https://doi.org/10.7202/1060753ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2003

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

7. *Ibid.*, p. 114.

8. Paul-André Linteau, « Un débat historiographique : l'entrée du Québec dans la modernité et la signification de la Révolution tranquille », *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, vol. XIX, no. 37, automne 1999, p. 85-87.

9. E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, *op. cit.*, p. 113.

Fortin, Sylvain, *Stratèges, diplomates et espions. La politique étrangère franco-indienne 1667-1701*, Sillery, Septentrion, 2002, 295 p.

En marge de leurs relations étrangères officielles et très protocolaires, les nations font généralement usage de stratégies diplomatiques plus officieuses et subversives telles les négociations secrètes ou l'espionnage. Les relations franco-amérindiennes n'échappaient pas à cette règle : c'est du moins ce que cherche à démontrer Sylvain Fortin dans son livre *Stratèges, diplomates et espions. La politique étrangère franco-iroquoise 1667-1701*. Empruntant aux travaux de Lucien Bély (*Espions et ambassadeurs au temps de Louis XIV*) et de Gilles Havard (*La Grande Paix de Montréal*), cet ouvrage met en lumière les différentes méthodes diplomatiques « souterraines » dont faisaient usage la Nouvelle-France et les nations amérindiennes du Nord-Est américain pour promouvoir leurs intérêts.

Ces intérêts, l'auteur les présente avec justesse dès son premier chapitre, rappelant qu'au-delà des objectifs communs qui cimentent les alliances entre Européens et Amérindiens, des buts particuliers, et souvent divergents, sont poursuivis par chacun des acteurs. Bien qu'unis par le commerce des fourrures, Français et Amérindiens ont néanmoins des avantages liés à leur position au sein du réseau commercial qu'ils entendent protéger. De même, au plan militaire, chacun aspire à la paix avec les Iroquois, mais doit aussi éviter qu'une paix séparée soit conclue entre ses alliés et les Cinq Nations. Ces intérêts multiples et divergents contribuent à entretenir un « contexte géopolitique entaché par la méfiance et l'instabilité » (p. 103). Ce contexte diplomatique trouble aurait nécessité l'emploi, par les différentes nations, de « moyens stratégiques souterrains » afin d'assurer leur sécurité et d'atteindre leurs objectifs géopolitiques. Pour illustrer ce propos, l'auteur procède, à travers une vaste documentation (les *Relations des Jésuites*, la correspondance officielle et de nombreux récits de voyageurs et d'historiens contemporains) à une recension des différents moyens stratégiques employés par chacun.

Quatre de ces moyens sont présentés au deuxième chapitre : la désinformation, les négociations secrètes, la propagande et la corruption des élites. La désinformation sert généralement à intimider ses alliés ou ses ennemis. Les Amérindiens, en particulier, s'en servaient pour protéger leur position d'intermédiaire au sein du réseau commercial. Les négociations secrètes, quant à elles, occupaient une place de choix dans la diplomatie amérindienne : tenues en marge des conférences diplomatiques officielles, il s'agit d'entretiens particuliers entre ambassadeurs où l'on divulgue de l'information compromettante et où l'on règle des problèmes d'ordre personnel. À plus grande échelle, ces négociations se caractérisent par l'échange de « colliers sous terres » et peuvent servir à initier des pourparlers de paix ou préparer une guerre. Ce moyen serait, selon l'auteur, particulièrement exploité par les Iroquois domiciliés pour communiquer avec leurs frères des Cinq Nations.

De leur côté, les Français étaient plus enclins à faire usage de la propagande et de la corruption pour soutenir leurs intérêts. Les autorités civiles et religieuses de la colonie auraient ainsi utilisé les Iroquois domiciliés comme agents propagandistes auprès des Cinq Nations, dans le but de favoriser l'immigration d'Iroquois vers les missions canadiennes. En matière de corruption, la pratique la plus courante chez les autorités coloniales était de tirer profit de la coutume amérindienne du don et d'acheter les chefs en les comblant de présents. On espérait alors que ces chefs « francophiles » défendissent ensuite les intérêts des Français auprès de leur nation, poussant par exemple telle nation iroquoise à demander la paix ou telle autre à assurer la fidélité des siens envers l'alliance française. Cette interprétation, qui voit dans les présents une forme de pots-de-vin, reprend en fait une idée déjà avancée par Richard White (*The Middle Ground*) et Gilles Havard (*Empire et métissages*) qui ont d'ailleurs préféré la notion de clientélisme à celle de corruption.

Le dernier chapitre est entièrement consacré à l'étude d'une cinquième stratégie diplomatique : l'espionnage. Définissant cette pratique comme une quête d'information secrète ou privilégiée, Fortin souligne qu'on pratiquait l'espionnage en Nouvelle-France de façon singulière, c'est-à-dire qu'on ne faisait jamais appel à des professionnels mais qu'il était du devoir des acteurs diplomatiques d'espionner « parallèlement à [leur] fonction officielle sans recevoir des gages particuliers » (p. 151). Ainsi, l'auteur signale l'existence de divers types d'espions en Nouvelle-France, allant des chefs amérindiens « affidés » aux Français qui offraient à ceux-ci de l'information privilégiée sur leurs nations jusqu'aux ambassadeurs amérindiens qui, sous le couvert d'une mission diplomatique quelconque, ne cherchaient qu'à épier. Les guerriers amérindiens, et parfois même français qui, en marge de leur « petite guerre », allaient « à la découverte » pour débusquer l'ennemi ou ramener des prisonniers en vue de les faire parler, sont aussi considérés comme des espions par

l'auteur. Il en est de même pour les missionnaires français vivant chez les Amérindiens et informant les autorités coloniales sur la situation politique de leurs quartiers ainsi que des Iroquois domiciliés qui faisaient circuler de l'information entre la colonie française et les territoires iroquois.

Fonder une thèse sur la présentation d'une foule d'exemples, tel que le fait Fortin, présente le danger d'ériger en système un phénomène qui ne serait finalement que sporadique. Or, dans le cas qui nous concerne, l'information décelée par l'auteur n'illustrerait-elle pas plutôt une pratique beaucoup plus étendue qu'il n'y paraît en Nouvelle-France compte tenu du fait que les manœuvres diplomatiques qu'il étudie sont par définition secrètes ?

Quelques réserves peuvent toutefois être émises sur la caractérisation de certaines stratégies diplomatiques souterraines. D'une part, la distinction faite entre « petite guerre » et espionnage nous semble discutable. En effet, l'espionnage était probablement plus intimement lié à la pratique guerrière que l'auteur ne le laisse croire lorsqu'il affirme que « contrairement aux partis de guerre, la mission première des découvreurs n'est pas d'affaiblir l'ennemi, mais plutôt de rapporter de l'information » (p. 170).

Par ailleurs, et de façon plus générale, la critique des sources est parfois mince, voire absente, ce qui laisse perplexe sur la pertinence de certains exemples. En effet, Fortin a peut-être tendance à endosser trop rapidement les propos des contemporains qui attribuaient une nature subversive à des événements ou des individus. Par exemple, peut-on conclure qu'il s'agit vraiment d'un cas d'espionnage lorsque Frontenac en accuse un ambassadeur iroquois ? Malgré ces quelques commentaires, il demeure que cet ouvrage propose une vision intéressante, car très dynamique, des relations franco-amérindiennes, et que l'excellente présentation des multiples intérêts défendus par chaque nation rend cohérente, voire nécessaire, l'existence de moyens stratégiques souterrains.

MAXIME GOHIER  
Candidat à la maîtrise  
UQAM

Vincent Fauque, *La Dissolution d'un monde : La Grande Guerre et l'instauration de la modernité culturelle en Occident*, Québec, PUL, 2002, 220 p.

La question des répercussions de la Grande Guerre sur la pensée et l'esthétique européennes du XX<sup>e</sup> siècle retient en général peu l'intérêt des